La violence et la foi

Discours de prêtres sur la guerre dans la Marne et la Sarthe : 1871-1939

Stéphane Tison

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1698>

DOI : 10.4000/abpo.1698

ISBN : 978-2-7535-1483-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2001

Pagination : 87-116

ISBN : 978-2-86847-625-8

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Stéphane Tison, « La violence et la foi », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 108-3 | 2001, mis en ligne le 20 septembre 2003, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1698> ; DOI : 10.4000/abpo.1698

La violence et la foi

Discours de prêtres sur la guerre dans la Marne et la Sarthe : 1871-1939¹

Stéphane TISON

Agrégé d'histoire, lycée Condorcet, Saint-Quentin (Aisne)
Doctorant, université de Paris III

« [...] C'est que la foi ne ramollit pas les âmes. Elle fortifie au contraire la discipline à ce point qu'on dirait que ces deux choses se fondent, n'en font plus qu'une puisque la foi est la première discipline de l'âme [...].

“Allez!... mes amis!”, disait au milieu de nos derniers combats un vaillant général à une poignée de braves... “Allez!... prenez cette position!... gardez-la, tenez-y jusqu'à la mort!!!...”

“Jusqu'à la mort!... quoi mourir!...”

“Est-ce qu'il est possible d'aller mourir?... ”

“Oui... l'Honneur l'exige et la Patrie en a besoin!...”

Ah! C'est là qu'il fait bon croire!...

Et celui qui croit accomplit plus facilement le suprême sacrifice!...

Comme la mort est bien plus douce!...

Vous savez, cet aimable jeune homme, presque un enfant, ce héros qui, blessé mortellement, disait à ceux qui voulaient le porter à l'ambulance : “Non, merci!... Déposez-moi à ce carrefour, au pied de cette croix... Je sens bien que la vie s'en va... Et ici je me résignerai plus volontiers à mourir!...”

Il rendit le dernier soupir en enlaçant de ses mains défaillantes le signe sacré de la vie immortelle. Et son dernier regard fut pour ce Dieu que le malheur fait si bien comprendre, et qui ne tarda pas à le récompenser d'une gloire que rien ne pourra plus lui ravir. »

C'est ainsi que l'abbé Morancé², décrit la belle mort du soldat lors de l'inauguration du monument de Courcebœufs (Sarthe) en octo-

1. Cet article est une étape de la réflexion engagée pour un travail plus approfondi préparé à l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle, sous la direction de Madame Elisabeth du Réau : une thèse de doctorat en cours de rédaction, intitulée *Guerre, mémoire et traumatisme ; Comment Champenois et Sarthois sont-ils sortis de la guerre ? 1870-1940*.

2. L'un des deux frères Morancé, Charles, ou Léon, tous deux prêtres, vétérans de la guerre de 1870-1871 et très patriotes. Charles Morancé, né en 1830, ordonné prêtre en 1858, devient aumônier du 33^e régiment de Mobiles de la Sarthe à sa demande en 1870. Il fit alors toute la campagne de Blois à Laval, et acquit le respect des soldats par

bre 1878³. Ce n'est pas là un thème tout à fait nouveau, celui du bonheur céleste accordé au vaillant soldat qui a su sacrifier sa vie pour une sainte cause, à part que cette cause est ici celle de la Patrie et non plus seulement celle de l'Église et que, d'une certaine manière, l'on s'éloigne du message chrétien de charité et d'amour. De telles paroles, qui ne sont pas rares dans les discours de prêtres entre 1870 et 1940, surtout dans le contexte de la revanche avant la mobilisation générale d'août 1914, posent le problème du rapport de la violence à la foi : même si ce n'est pas nécessairement un appel à la violence *stricto sensu*, c'est bien là une incitation à l'accepter comme recours sinon comme moyen utile pour défendre la Patrie, et on le verra, un tel discours est plus difficile à tenir au lendemain de la Grande Guerre pendant laquelle le déchaînement de la violence a atteint, comme chacun sait, des sommets d'inhumanité.

Comment le clergé, par un discours justifiant la violence, a-t-il légitimé une culture de guerre forgée au temps de la Revanche, après 1870 ? Ce discours a-t-il perduré au-delà de la Grande Guerre et de l'expérience nouvelle de la mort massive, ou s'est-il transformé dans une société qui se voulait, dans l'entre-deux-guerres, pacifiste ? Trois ordres du discours peuvent être étudiés pour tenter de répondre à ces questions : leur cadre, leur fond et leur sens. Afin de mieux comprendre le rôle du discours dans chaque mouvement commémoratif – après 1870 et après 1918 –, il importe de savoir comment ceux-ci sont mis en place, et quel rôle joue précisément le clergé dans la constitution de la commémoration, quel cadre idéologique il propose à toute prise de parole. Puis, dans un second temps, il conviendra de préciser les thèmes développés dans les discours afin de savoir comment le discours évolue après la confrontation d'une société à l'expérience de la mort massive entre 1914 et 1918. Enfin, il faut s'interroger sur les fonctions de ces exhortations patriotiques, dans une société ébranlée par la guerre.

Une étude à l'échelle nationale aurait sans doute apporté bien des réponses à ces questions, mais certains caractères de la commémoration pouvaient échapper à la réflexion. Il convenait de savoir par exemple si les mouvements commémoratifs d'après 1870-1871 et au lendemain de la Grande Guerre revêtaient une sorte d'unité, une uniformité disons nationale, ou si la façon dont la guerre avait été vécue localement pouvait

sa conduite envers les blessés et sous le feu, dans les combats de Coulmiers, Loigny, Villorceau, et du Mans qui lui valut la légion d'honneur. De 1874 à 1879, il avait repris au Mans ses fonctions d'aumônier du 4^e C.A. Puis, il quitta l'armée et officia dans la paroisse de Rouillon, près du Mans en 1885-1886 où il s'éteignit. Son souvenir auprès des vétérans était vivace. Léon Morancé, engagé volontaire dans les Zouaves pontificaux, aumônier militaire du 4^e C.A., puis aumônier militaire à partir de 1899 du Prytanée National Militaire de La-Flèche, président de la section des vétérans et du Souvenir français de la commune. Il fut à l'origine de plusieurs monuments commémorant la guerre de 1870-71 au Prytanée, dont le buste érigé en 1910 représentant le sous-lieutenant Richard, ancien élève de l'école, mort en janvier 1871 à l'infirmerie, après un combat en avant de La-Flèche.

3. *La Sarthe*, 30 octobre 1878.

influencer le discours religieux sur la patrie, la guerre, et la mort pour la patrie. Le cadre départemental paraît à ce titre plus pertinent, à condition de choisir deux espaces différemment touchés par les combats ; en somme un département du front et un département de l'arrière. La Sarthe et la Marne réunissaient parfaitement ces critères. Pendant la première guerre franco-allemande de 1870-1871, la Sarthe est le théâtre de violents combats pendant une quinzaine de jours en janvier 1871 entre les troupes prussiennes du prince Frédéric-Charles de Prusse et la deuxième armée de la Loire du général Chanzy. La Marne est traversée par les armées des deux camps, sans connaître de batailles à proprement parler ; elle est néanmoins occupée par les Prussiens jusqu'en novembre 1872. Pendant la Grande Guerre, la situation est inversée : cette fois la Sarthe est un département de l'arrière tandis que les terres champenoises sont balafrees par la ligne mouvante du front, passant par Reims qui est alors presque totalement détruite. L'histoire de ces deux départements permet d'envisager des attitudes différentes face aux conflits, notamment de la part des membres du clergé, et la constitution d'une mémoire sensiblement différente.

Le corpus documentaire est à l'image de ces différences : les discours sur la guerre de 1870 sont plus souvent retranscrits intégralement dans la Sarthe, tandis que ceux qui ont été prononcés après 1918 sont plus volontiers cités dans la presse marnaise. Dans les deux départements, la documentation est beaucoup plus importante pour la guerre 1914-1918 que pour la guerre de 1870-1871. Pour l'analyse, il faut tenir compte de ces déséquilibres. Dans l'état actuel des recherches, j'ai pu recenser 23 discours de prêtres sur 256 discours datant des années 1870-1914, et 256 sermons ou allocutions sur environ 1 200 discours pour la période 1914-1940, soit 83 discours plus ou moins résumés dans la Sarthe et 173 dans la Marne. La source essentielle est constituée par la presse locale en particulier les journaux *La Sarthe* et *Le Journal de la Marne*.

Organiser la mémoire : maîtriser les effets du traumatisme

Le clergé a certainement joué un rôle essentiel dans la mise en place des commémorations des guerres de 1870-1871 et 1914-1918, plus qu'on ne l'a dit peut-être. Et s'il est vrai que la société française est en voie de laïcisation pendant la période étudiée, la présence du clergé lors de ces cérémonies est souvent importante et son rôle est de premier plan assurément. La religion civique n'est pas absolument séparée de la religion catholique, loin s'en faut.

La mise en place d'un mouvement commémoratif

Au lendemain de la guerre de 1870-1871

Après 1871 comme après 1918, les prêtres participent de façon active à la mise en place des commémorations de la guerre. Au lendemain de

chaque conflit, avant même que l'État ait pris une initiative officielle, les premières cérémonies sont organisées par ceux-ci, et elles revêtent un aspect presque exclusivement funéraire. Dans la Sarthe traversée par les troupes françaises et allemandes (Prussiens, Brandebourgeois...) en janvier 1871, meurtrie par plusieurs dizaines d'accrochages et par la bataille en avant du Mans des 10-12 janvier 1871, les premiers services funèbres sont célébrés quelques temps après la fin des hostilités : en avril-mai, pour les « soldats français et principalement manceaux morts pendant la guerre » à la cathédrale du Mans⁴, et en mémoire des Zouaves pontificaux⁵ qui avaient participé aux durs combats d'Auvours, dans l'église Sainte Croix du Mans⁶, à l'église Saint-Louis du Prytanée Militaire de La Flèche le 26 avril⁷, et à Notre-Dame de la Couture au Mans, « pour les cuirassiers morts, notamment à Reishoffen⁸ », ou au même endroit, un service « à la demande des régiments de chasseurs⁹ ». On peut s'étonner qu'il ait fallu attendre deux à trois mois après la cessation des hostilités pour exprimer le deuil causé par la perte de ces hommes : ce serait oublier la présence des troupes d'occupation prussienne dans la quasi-totalité du département et la nouvelle mobilisation d'une partie des soldats de la guerre franco-prussienne contre les insurgés de la Commune de Paris, cela dans un pays dont la situation politique est encore bien difficile à préciser.

Puis au cours des six premiers mois suivant l'instauration de la paix, plusieurs paroisses, par exemple celles de Vion, Précigné, La Ferté-Bernard, se rendent en processions toutes bannières déployées afin de remercier la Vierge d'avoir épargné leur existence. L'aboutissement de ces marches spirituelles d'action de grâce est souvent La Chapelle du Chêne dont le pèlerinage connaît un succès croissant au début de la III^e République. Et ce ne sont là que des traces d'un mouvement qui a pu revêtir une ampleur plus importante.

Il faut attendre janvier 1872 pour que les anciens soldats retournés à la vie civile puissent assister aux premières cérémonies commémoratives de la bataille du Mans, sur les lieux même où ils avaient fait face aux assauts de l'ennemi : à Parigné-l'Évêque et Yvré-l'Évêque, points névralgiques du

4. *La Semaine du Fidèle*, 22 avril 1871, p. 391.

5. Les Zouaves pontificaux sont des troupes attachées au Vatican pour sa défense au moment de la constitution de l'unité italienne. L'armée pontificale a été réorganisée sous l'influence française après le siège de Rome de 1849. Suite à la convention du 15 septembre 1864, signée par la France et le Vatican, les soldats et officiers des régiments de Zouaves pontificaux sont des volontaires français. Napoléon III souhaite en effet se désengager de la question italienne, non sans avoir au préalable permis le renforcement des troupes pontificales. Dès le début de la guerre de 1870, le 26 juillet exactement, l'empereur décide de rapatrier ces hommes, leur retour étant organisé courant août. Après la défaite de Sedan, le 11 septembre, l'armée royale italienne envahit les États pontificaux, et la garnison vaticane doit se rendre rapidement. Les 3000 derniers Français rejoignent alors les champs de bataille nationaux et vont désormais lutter pour le Gouvernement de la Défense nationale.

6. *L'Union de la Sarthe*, 4 avril et 11 avril 1871.

7. *Ibidem*, 3 mai 1871 et *La Semaine du Fidèle*, du 22 avril 1871, p. 405.

8. *La Semaine du Fidèle*, 19 août 1871, p. 808.

9. *Ibidem*, 26 août 1871, p. 838.

dispositif français, encore marqués par le passage de l'ouragan de fer et de feu, et dans d'autres communes du département qui avaient connu, elles aussi, des accrochages plus ou moins violents, Connerré, Sillé-le-Guillaume et Saint Pierre-du-Lorouër. Pour autant, il ne faudrait pas conclure si vite qu'un rite régulier, fixé annuellement soit alors décidé.

Dans la Marne, la présence de l'ennemi, avec l'occupation qui exclut toute initiative de ce genre jusqu'à l'évacuation de novembre 1872, les premières cérémonies apparaissent plus tard mais, bravant l'interdit, au temps de l'occupation malgré tout : un rassemblement patriotique organisé dans la commune de Passavant-en-Argonne en août 1871 pour rendre hommage aux mobiles de la Marne faits prisonniers après une lamentable épopée un an auparavant, et tués par les Prussiens qui les encadraient, dans des circonstances obscures, dictées par la panique, sur le chemin de la captivité¹⁰. En dehors de cette initiative audacieuse et condamnée par l'occupant qui s'est senti joué, et n'en permit pas la répétition en 1872, aucune cérémonie d'envergure ne semble avoir existé, même si vraisemblablement des messes funèbres ont peut-être été dites dans les paroisses sans faire l'objet d'un article dans la presse, la discrétion évitant tout amalgame avec une manifestation patriotique que l'occupant aurait, à bon droit, considérée comme une provocation. Au moment de la libération du territoire départemental, entre le 4 et le 12 novembre 1872, aucune référence particulière ne rappelle la guerre perdue et ses victimes malheureuses : l'heure est aux réjouissances ; les rues sont pavoisées, parfois même avant le départ du dernier soldat ennemi, comme à Vitry-le-François¹¹... Un banquet réunit la bonne société de Reims, et l'euphorie se déchaîne à la vue du premier uniforme français. Dans quelques rares communes, on songe à immortaliser l'événement, phase possible d'une future commémoration : à Mourmelon-le-Grand¹², c'est une cloche commandée depuis mai, baptisée « Libération », qui est bénie le 10 novembre en présence de l'évêque de Châlons¹³. À Passavant seulement, la cérémonie prévue en août et cette fois interdite par l'autorité militaire ennemie, a lieu le 28 novembre 1872, en présence de l'évêque de Châlons, du préfet, du général Daguerre, commandant provisoire de la 4^e division militaire, prémisses d'un pèlerinage inachevé jusqu'à nos jours. Le clergé, associé étroitement à ces cérémonies, n'en est pas le seul initiateur, sans doute parce que l'occasion de célébrer la mémoire des

10. Le 25 août 1870, une colonne de 800 mobiles de la Marne faits prisonniers par les Prussiens traverse le village de Passavant, à l'est du Département. Un coup de feu tiré malencontreusement déclenche une fusillade de la part des soldats prussiens, sans doute inspirée par la crainte de francs-tireurs : les prisonniers pris de panique sont littéralement massacrés, d'après les récits. Le bilan est lourd : 49 morts et une centaine de blessés.

11. *Journal de la Marne*, 7 novembre 1872. « À peine le dernier uhlan avait-il quitté la ville que toutes les maisons se pavoisaient aux couleurs tricolores. Mais un officier revint sur ses pas et ordonna à l'administration locale de faire disparaître les drapeaux, sous le prétexte que de telles manifestations ne pouvaient être permises qu'après l'évacuation complète du département. »

12. *Ibidem*, 17 novembre 1872.

13. *Ibid.*, 13 novembre 1872.

morts n'est pas alors, deux ans et demi après la fin du conflit, le souci essentiel. L'occupation a empêché vraisemblablement une évolution similaire à celle de la Sarthe, à savoir, la mise en place d'un mouvement commémoratif largement initié par le clergé local, pour exprimer le deuil des familles.

Et après la Première Guerre mondiale

Lors de la Grande Guerre, le rôle du clergé semble essentiel : celui-ci prend en charge les premiers hommages aux Morts pour la France bien avant les anciens combattants, et notamment dès novembre 1914 et pour la Toussaint des années de guerre qui suivent, cela dans la Sarthe comme dans la Marne. Une distinction doit être faite néanmoins : les cérémonies ne sont pas encore des commémorations en tant que telles. Il ne s'agit pas encore de se rappeler mais de faire part de sa reconnaissance, de rendre hommage, et dans le contexte de la lutte, le clergé, comme les autorités en général font tout pour mobiliser les esprits. « Ce n'est pas à nos morts que nous devons penser [...], c'est à notre Patrie en deuil de tous ces enfants fauchés par les Allemands », écrit le directeur du journal *La Sarthe* dans le numéro du 2 novembre 1914. En Champagne, un an après la première bataille de la Marne, le clergé à nouveau prend l'initiative des mêmes premières cérémonies, dans le but de mobiliser les populations de l'arrière du front, en donnant un sens à la lutte. M^{gr} Tissier ainsi que le chanoine Néret, doyen de Vertus, parmi d'autres prêtres, construisent peu à peu le mythe du miracle de la Marne, ainsi entretenu et diffusé par toute la hiérarchie cléricale, depuis les évêques¹⁴ jusqu'aux simples prêtres.

L'espace des monuments sur les lieux des combats

Dans les deux départements un véritable quadrillage commémoratif se met en place sur les lieux des anciens combats. À voir comment le souvenir est fixé dans quelques endroits précis, où la violence s'était déchaînée, parler d'une géographie affective n'est pas exagéré.

Dans la Sarthe, après 1870

Dans la Sarthe après 1870, il semble que chaque année des vétérans soient venus, sans que les traces qui demeurent de ces visites n'offrent pourtant suffisamment de preuves de tels pèlerinages patriotiques. Les structures commémoratives se mettent en place lentement... Un premier monument est érigé sur le plateau d'Auvours, à Yvré-l'Évêque, en 1874 en présence de M^{gr} Fillion, évêque du Mans. Il renferme les restes des soldats inhumés sur le champ de bataille immédiatement après les combats. C'est principalement autour de ce site particulier, sis sur une hauteur comman-

14. Comme M^{gr} Marbeau, évêque de Meaux. Voir à ce sujet : RENAUD-ANTIER, Chantal, « L'évêque de Meaux, image de l'alliance du clergé et de l'armée pendant la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 187, Paris, PUF, juillet 1997, p. 71-86.

dant la route de Paris, que le clergé va organiser au fil du temps un véritable lieu de pèlerinage patriotique, aussi important que Loigny pour les troupes de Charette et Sonis¹⁵. Ce sont d'ailleurs les Zouaves Pontificaux qui sont mis à l'honneur ici comme à Loigny. Leur légende mancelle se constitue assez vite après la guerre, largement colportée par la presse catholique. En 1896, elle est entrée dans les mémoires, souvenir travaillé par le temps et reconstitué mais clamé par les orateurs, tel l'abbé Léon Morancé, chanteur de la gloire des malheureux vaincus :

« Relevés le matin, au pont d'Yvré-l'Évêque, par les francs-tireurs de Fontainebleau, les zouaves attendaient, dans le village, les faisceaux formés, et ne pensant pas, puisque nos affaires allaient bien, être engagés dans la journée.

Tout à coup, sur les trois heures, les soldats débandés de la division Paris descendent en désordre les pentes d'Auvours – canons et fantassins mêlés – et viennent s'amonceler à l'entrée du vieux pont, cherchant à gagner le village.

La bataille était perdue, si l'on n'essayait pas de reprendre le plateau.

C'est alors que le général Gougéard, impuissant à rallier ses régiments éparpillés, arrive, au galop de son cheval, vers les zouaves pontificaux : « Allons, messieurs, dit-il, en avant, pour Dieu, pour la Patrie, le salut de l'armée l'exige. »

Ils sont trois cents à peine, nos Zouaves – trois cents comme aux Thermopyles! – et c'est un des lieutenants préférés de l'héroïque Charette qui les commande, M. de Montcuit, ayant à ses côtés l'adjudant major Lallemand, officier d'une rare intelligence et d'une bravoure à toute épreuve.

Des masses d'infanterie prussienne se pressent sur la colline escarpée, dont la cime tonne, fume et brille comme un cratère en feu.

Vers ces auteurs imprenables, les zouaves s'élancent : on dirait un nuage gris, rasant le sol, emporté par le vent¹⁶. »

En réalité ce sont bien environ trois cents Zouaves qui s'élancent dans la mitraille contre la mort, veilleuse invisible des champs de lutte, mais d'autres troupes viennent les couvrir ou les accompagnent qui seront oubliés dans la légende : les mobiles des Côtes-du-Nord, et du Gers, ceux d'Ille-et-Vilaine qui participent à la reprise du plateau d'Auvours¹⁷. Dès 1874, ceux-ci, mécontents du sort que le temps déjà leur a réservé, manifestent leur déception et leur colère en troublant la cérémonie par un discours imprévu. En 1886 le général Gougéard est inhumé dans le caveau qui lui était réservé près de ses soldats mais l'événement, s'il suscite une cérémonie particulière, est perdu dans un temps d'indifférence momentanée envers le souvenir de l'« Année terrible ».

15. BECKER, Annette, « Monuments aux morts après la guerre de Sécession et la guerre de 1870-1871 : legs de la guerre nationale? », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 167, Paris, PUF, juillet 1992, p. 23-40.

16. *La Sarthe*, 12 janvier 1896.

17. Le lieutenant ALWROD, auteur de *La bataille du Mans, 10, 11 et 12 janvier 1871*, Angers, Grassin, 1912, dans son récit du même fait (p. 128 et suiv.) compte 900 hommes au plus, en ajoutant aux zouaves pontificaux les deux compagnies de mobiles des Côtes-du-Nord (320 hommes), et les trois compagnies des mobiles du Gers, ainsi que les quelques éléments d'Ille-et-Vilaine.

C'est surtout à la fin du siècle que la guerre de 1870, un peu rachetée par la stabilité des institutions républicaines et le rayonnement de la France outre-mer, est plus souvent rappelée et plus amplement commémorée. Le mouvement est surtout flagrant à partir du 25^e anniversaire de la bataille du Mans, en 1896. D'après les repérages réalisés dans la presse locale, des cérémonies de ce genre sont organisées en 1899, 1900, 1901, 1905. Qui relance l'intérêt pour une guerre qu'on tentait d'oublier ? Vraisemblablement les associations de vétérans qui se sont constituées tardivement, au moins vingt-cinq ans après la guerre. Ce n'est pas le clergé ici qui joue le rôle principal ; il n'est pas à l'origine de la plupart des monuments érigés alors, mais il est toujours présent, apportant sa caution aux cérémonies républicaines. Ici comme à Saint-Privat ou à Bazeilles, la bravoure des soldats, leur volonté irréductible de défendre Paris sont magnifiées : l'oubli s'est emparé de certains lieux de combats plus que d'autres, une sélection s'est opérée pour transfigurer la défaite en victoire morale. Ainsi ne parle-t-on plus de la bataille du Mans mais d'Auvours et de Changé, combats de la retraite infernale.

La légende des Zouaves pontificaux s'est cristallisée et semble largement admise ; d'autre part, la présence des mobiles de la Sarthe entre Changé et Yvré-l'Évêque le 10 janvier 1871 explique peut-être l'intérêt porté à ces deux sites. L'engagement des mobiles n'honore-t-il pas le département, et plus encore n'est-il pas la preuve de l'obéissance locale à l'idéal républicain, de l'attachement viscéral des Manceaux à leur terre, et par extension à la Patrie alors même que l'armée est devenue entre temps nationale ? À Yvré-l'Évêque, par l'intermédiaire de Fernand Duval, nouveau curé de la paroisse en 1909, qui fut pendant la guerre aumônier volontaire, la mémoire d'Auvours est définitivement fixée. Il instaure un pèlerinage annuel, puis organise des étapes commémoratives, à l'instar des stations d'un calvaire. En 1910, il fait ériger une grande croix là où furent inhumés les soldats tués sur le plateau, avant qu'ils ne soient réunis dans la crypte du monument. En 1913, une plaque rappelant la mémoire du général Gougard est apposée sur l'édifice en présence de M^{gr} de la Porte, évêque du Mans, d'officiers généraux, de vétérans. En janvier 1914, la première pierre d'une chapelle commémorative est posée. Enfin en 1921, l'accès au plateau est facilité par un chemin réalisé par la municipalité¹⁸.

Comme pour les autres champs de bataille, celui du Mans, revisité par les mémoires, se réduit désormais aux lieux de la plus haute lutte, l'un d'eux étant façonné par le clergé tout particulièrement.

Dans la Marne de l'entre-deux-guerres

Dans la Marne, après 1918, le même travail de la mémoire s'opère, plus difficile à percevoir puisqu'il est constitué de centaines de cérémonies qui ne se concentreront sur le seul 11 novembre que tardivement, vers 1925-

18. Arch. mun. d'Yvré-l'Évêque, registre des délibérations du Conseil municipal, années 1920 et 1921.

1927. Mais sur l'ancien front, d'autres cérémonies, d'initiative privée, jalonnent l'année, rappelant les grandes offensives du temps de la guerre. Un calendrier commémoratif plus complexe qu'à l'arrière est ainsi créé. Ainsi, à la fin des années 1920, outre l'espace sacré constitué dans chaque commune autour du monument aux morts, réservé aux cérémonies annuelles et institutionnalisées du 11 novembre, plusieurs espaces commémoratifs se distinguent, liés aux différentes péripéties de la guerre, et génèrent leurs propres cérémonies, jusqu'à nos jours.

Le premier de ces espaces est organisé rapidement au cours de la guerre : dès 1915 en effet, comme on l'a vu, la bataille de la Marne est rappelée par un certain nombre de cérémonies, en arrière du front, dans les communes qui ont subi pendant le mois de septembre 1914 l'occupation momentanée de l'armée allemande et des destructions diverses, depuis les pillages jusqu'à la destruction quasi totale d'un village lorsque les combats ont fait rage entre les troupes adverses (à Maurupt-le-Monthois par exemple).

C'est après la guerre, en 1919, que les autres espaces commémoratifs apparaissent : là aussi, des cérémonies sont organisées dans les mêmes communes, chaque année au même moment. C'est le cas des monts de Champagne qui ont connu des combats continuels de 1915 à 1918, en particulier lors des offensives très meurtrières de décembre 1914, février-mars 1915, septembre 1915 et, comme appoint de l'offensive Nivelle, en 1917. Un autre espace est celui de l'Argonne, à cheval sur les départements de la Marne et de la Meuse, la plupart des monuments étant érigés dans ce dernier département. La forêt d'Argonne, réduite à un champ brun de terre brûlée d'où émergent par endroits quelques souches torturées, fut l'arrière plan sinistre de combats très durs, de juin à septembre 1915 puis en 1918. Enfin, le dernier ensemble de communes à l'Ouest du département, de Dormans au fort de la Pompelle près de Reims en passant par Épernay, est réuni par le souvenir de la deuxième bataille de la Marne de 1918. À chacun d'entre eux correspond un monument d'envergure nationale, érigé par souscriptions, et théâtre de cérémonies souvent grandioses. C'est le monument de Navarin, œuvre de Landowski, érigé en 1924, visible de bien loin et dominant les terres blanches esseulées de cette partie de la Champagne bouleversée et désertée par les hommes. C'est la chapelle de la Reconnaissance nationale construite à Dormans entre 1920 et 1931, édifice grandiose, d'inspiration gothique, véritable poème de verre et de pierre dédié aux soldats du miracle des deux Marne. C'est enfin le menhir tutélaire de Mondement, érigé plus tardivement entre 1931 et 1939, finalement inauguré en 1946, rappelant les hauts faits de la première bataille de la Marne dans un des sites les plus disputés entre les troupes ennemies, dominant les marais de Saint-Gond, déjà champ de combats du Premier Empire et non loin du Mont Aimé, sommet mythique de la Champagne qui aurait vu la fuite des hordes d'Attila au milieu du ^ve siècle apr. J.-C. Le fond symbolique de ces espaces commémoratif est donc bien présent et réinvesti par les souvenirs nouveaux qui se sont ajoutés avec « l'épopée de la Grande

Guerre ». Il n'est pas rare que ces monuments nationaux aient été l'écrin de rites très importants pouvant attirer dans les années vingt et trente jusqu'à 15 000 ou 20 000 pèlerins¹⁹. Tous ont compté dans leur comité d'érection des prélats comme le Cardinal Luçon, archevêque de Reims et surtout M^{gr} Tissier, évêque de Châlons.

Le clergé, un acteur essentiel de la commémoration

Dans ce clergé attentif à la nécessité commémorative, qui prend des initiatives, qui est le plus actif, qui tente de donner une forme particulière à ce mouvement touchant toute la société française ? La première remarque que l'on puisse faire à ce sujet, c'est que les initiateurs ou les orateurs ne sont pas tout à fait les mêmes après 1871 et après 1918.

Après l'Année terrible...

Après l'Année terrible, dans un premier temps, le clergé local prend la plupart des initiatives. Il semble que le haut clergé ne soit pas absent et que l'évêque du Mans, M^{gr} Fillion ait eu l'idée du monument à ériger à Yvré-l'Évêque sur le plateau d'Auvours en 1874. Ensuite, les auteurs des cérémonies sont plus divers, mais le clergé ne s'efface pas pour autant : il n'est pas d'exemple où un sermon n'ait été prononcé par de simples prêtres souvent vétérans, et parfois aumôniers militaires en retraite ou de réserve. C'est le cas de l'abbé Léon Morancé, ancien volontaire de l'ouest, aumônier militaire de la 4^e région militaire, puis aumônier du Prytanée National Militaire de La Flèche à la fin du siècle, ou encore du chanoine Pralon, archiprêtre de la cathédrale et aumônier militaire en cas de mobilisation qui prononce un discours exalté lors de l'inauguration du monument du tertre de Changé en l'honneur des mobiles de la Sarthe en octobre 1910. L'abbé Fernand Duval, cité plus haut, fut lui-même brancardier pendant la guerre. Dans la Marne, cependant, le mouvement commémoratif étant plus tardif que dans la Sarthe après la guerre de 1870, le clergé ne paraît pas être l'initiateur principal des cérémonies qu'organisent les sociétés de vétérans, avec l'aide des représentants du Souvenir français, très actifs dans ce département. Les prêtres apportent néanmoins une caution religieuse à un culte civique, les deux inspirations de ces commémorations étant d'autant plus liées que souvent, ces prêtres sont eux-mêmes des vétérans, ayant fait la preuve que porter la soutane n'empêchait pas de devenir le moment venu un citoyen-soldat. En avril 1898, par exemple, à Faux-Fresnay, c'est l'abbé Colson, curé de Crancey (Aube) qui officie. Le journaliste précise qu'il est commandeur de l'ordre du Saint Sépulcre, et porte « *la mosette constellée de décorations*²⁰ ». À Sainte-Menehould, le 10 juin 1899, la messe est célébrée par l'abbé Picard, curé d'Outines, frère d'un mobile blessé à

19. Par exemple à l'occasion de l'inauguration du monument aux morts des armées de Champagne, en septembre 1924. Cf. *Journal de la Marne*, 30 septembre 1924.

20. *Courrier de Sézanne*, 21 avril 1898.

Passavant et décédé à l'hospice de Sainte-Menehould²¹. Ou encore à La Chaussée, sept ans plus tard, deux prêtres officient : l'abbé Frerson, curé de la paroisse, dont le frère est lui-aussi une victime de Passavant, et l'abbé Faye, originaire de cette commune au tragique prestige, qui a assisté au massacre²².

Après la Grande Guerre...

Après la Grande Guerre, dans la Sarthe, le haut clergé est aussi largement absent du mouvement commémoratif qu'au temps où la Revanche était espérée : cependant, M^{gr} Grente se fait représenter par ses vicaires généraux. L'abbé de Forceville, aumônier militaire, est lui aussi un autre pèlerin assidu présent à 16 cérémonies entre 1919 et 1922. Dans la Marne en revanche, si tous les membres du clergé portent le mouvement commémoratif vers sa maturité, ses membres les plus éminents en sont non plus seulement les initiateurs mais également et surtout les inspireurs. Les deux principaux prélats de la région, M^{gr} Luçon, cardinal archevêque de Reims et M^{gr} Tissier, évêque de Châlons, font partie de divers comités d'érection de monuments dont ceux de Dormans et de Navarin, M^{gr} Tissier donnant de son temps et de sa personne sans compter. Au cours des vingt années qui séparent les deux guerres mondiales, celui-ci est cité pour une centaine de cérémonies dans le *Journal de la Marne* ; une cinquantaine de ses discours y sont retranscrits. Infatigable « pèlerin des champs de bataille », ainsi est-il désigné par les journalistes²³, parcourant sans relâche tous les espaces commémoratifs tel un consolateur des âmes meurtries par la guerre. C'est « l'apôtre de la Reconnaissance²⁴ » d'après l'abbé Vagny, archiprêtre de Vitry-le-François, ou encore « l'évêque de la Marne²⁵ » – entendons du miracle de la Marne – pour le général Descoings, ou le général Toulorge. Le cardinal Luçon n'a pas une présence semblable : viscéralement attaché à la cathédrale de Reims qu'il a tenté de défendre à chaque heure de la guerre, parfois au péril de sa vie, il ne manque jamais une occasion d'en faire visiter les ruines misérables aux anciens combattants français ou étrangers de passage dans la ville martyre²⁶. S'il assiste peu aux cérémonies

21. *Revue de la Marne*, 21 juin 1899.

22. *Journal de la Marne*, 3 octobre 1906.

23. *Ibidem*, 13 septembre 1937, cérémonie de Fère-Champenoise.

24. *Ibid.*, 14-16 septembre 1931.

25. *Ibid.*, 13 septembre 1927, cérémonie de Vitry-le-François, et 14 septembre 1927, cérémonie de Maurupt-le-Monthois.

26. « Je suis la voix de la cathédrale de Reims, qui meurtrie et mutilée, mais toujours debout, est devenue l'emblème sacré de la France, meurtrie elle-aussi, mais toujours vivante, victorieuse et plus glorieuse que jamais. Je suis la voix de la noble ville de Reims, qui fut pendant quatre ans l'otage de marque, sur lequel l'ennemi prit plaisir à se venger de son dépit de n'avoir pu prendre Paris, et de tous les mécomptes qui lui étaient infligés sur les autres parties du front », clame M^{gr} Luçon, au cours de la cérémonie annuelle de la chapelle de Dormans, en 1922. *Bulletin du comité de la Chapelle de la Reconnaissance de Dormans*, n° 9, mai 1922, p. 28, document conservé à la BdiC (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine), 8°, p. 761.

locales, exception faite de celles de Dormans, une dizaine d'allocutions sur la guerre sont conservées aux Archives départementales de la Marne²⁷, prononcées dans d'autres villes françaises touchées par le conflit...

Dans le département de la Marne, il semble que les cérémonies commémoratives de la guerre aient servi d'instrument de christianisation, d'élément utile à la mission du clergé catholique, dans un des départements les plus déchristianisés de France. Le clergé, qui avait souvent eu une attitude exemplaire lors de l'invasion de 1914, se livrant en otage, remplaçant les autorités civiles qui faisaient défaut, discutant avec l'occupant des réductions d'indemnité et la sauvegarde des populations, pouvait mettre en avant le fait qu'il n'avait pas failli, redonnant vie à l'ancienne image du *defensor civitatis* des premiers temps du christianisme!

Finalement, dans les deux départements, les prêtres jouent un rôle essentiel lors de la mise en place des deux mouvements commémoratifs qui suivent les guerres de 1870-1871 et de 1914-1918, que ce soit pour la création des premiers hommages et des rites commémoratifs, ou la constitution d'un quadrillage monumental de l'espace. En revanche, le clergé semble en tout cas plus présent et plus actif dans la Marne que dans la Sarthe, surtout lorsque le mouvement commémoratif a pris une forme quasi définitive, demeurant l'instigateur de nombreuses cérémonies privées, tandis que dans les rites officiels (le 11 novembre en particulier), le relais a été pris par les anciens combattants. Si le clergé est sollicité, notamment pour une cérémonie religieuse, il l'est au même titre que le maire de la commune, comme autorité morale participant à un culte dont la raison d'être justement s'inscrit dans la nécessité de donner un sens au sacrifice des soldats « morts pour la France ». Quel discours tiennent les prêtres sur la guerre et ceux qui s'y sont engagés jusqu'à la mort?

« Il m'appartient de chanter les vertus que par leur trépas ils nous inspirent »²⁸ »

Après avoir défini succinctement le cadre dans lequel les discours furent prononcés en mettant l'accent sur la place du clergé lors de ces rituels patriotiques, il faut aller plus avant et rechercher les idées qui conduisent ces hommes à s'exprimer sur la guerre, et leur propos est bien loin de se réduire à une simple tonalité funèbre. Quels sont les thèmes, les références qui sont rappelés au cours de ces soixante-dix années de réminiscences guerrières et nationales?

1870-1914 : vers la Revanche

Il semble bien, mais cela ne peut être une surprise, que la césure fondamentale pour saisir la teneur des discours soit la période de la Grande Guerre... Avant celle-ci, des débuts de la III^e République jusqu'à la mobili-

27. Arch. départ. de la Marne (annexe de Reims), dossier 7 J 156.

28. Abbé Bollot, Le Buisson, Marne, Journal de la Marne 30 novembre 1921

sation générale, il s'agit bien entendu pour les orateurs de préparer la Grande Revanche. Rien d'étonnant ici, sauf que cet engagement-là est partagé par les prêtres autant que par les laïcs, sans que des nuances apparaissent réellement dans le fond. Mais ces remarques ne sont avancées ici qu'avec une grande prudence, les vingt-trois allocutions de prêtres prises parmi les 256 discours de 1870-1914, ne constituant pas un corpus suffisamment vaste pour être considéré comme totalement représentatif.

Alors que les monuments érigés pendant cette période ont généralement un caractère essentiellement funéraire, la consolation et le deuil sont des thèmes relativement rares dans les discours. Dans les premières années suivant la guerre de 1870, il faut surtout chercher à expliquer pourquoi la France héritière d'un glorieux passé militaire et d'un certain humanisme, plus encore fille aînée de l'Église, a pu être ainsi abandonnée à la défaite par Dieu. Mais n'est-ce pas la France elle-même qui a délaissé les bienfaits de la religion ? N'est-ce pas la France qui a abandonné le pape en 1870 ? N'est-ce pas la France enfin qui refuse son héritage en se réfugiant dans l'incroyance ? Ce sont là les explications présentes dans un certain nombre de discours et aussi dans la presse catholique de la Sarthe, comme *La Semaine du fidèle* vers 1871-1875, explications qui correspondent à peu de chose près à celles du gouvernement de l'ordre moral, dans cette République qui n'ose pas encore clamer tout à fait son nom, hésitant entre les lys de la monarchie et les trois couleurs de l'étendard révolutionnaire.

Mais plus encore, le thème principal qui s'impose peu à peu dans les discours après 1880 et surtout au tournant du siècle, c'est celui de la préparation des futurs soldats, et plus encore des futurs combattants de la guerre à venir. Car la guerre va venir : aucun doute n'est jamais exprimé à ce sujet. L'espère-t-on vraiment ? C'est là une question difficile ; mais qu'importe, on l'attend ! Comment préparer ces combattants potentiels, sinon en rappelant l'exemple des soldats de 1870 et en exhortant au sacrifice. C'est le sens de ces paroles prononcées par M^{gr} David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier en 1874 devant le monument d'Auvours qui était alors inauguré :

« Mais pourquoi au lieu de les pleurer ne les envierions-nous pas ? Ils se sont immolés pour la défense de la Patrie, cette autre mère, dont l'amour, a dit un Sage de l'Antiquité, renferme tous les autres amours, et pour lequel aucun homme de bien ne peut hésiter à mourir. [...] Dieu veuille nous préparer une génération qui leur ressemble par la foi et le courage ! L'avenir réparerait vite les malheurs du passé²⁹. » L'abbé Léon Morancé quant à lui, fonde les leçons qu'il dispense sur des faits avérés, une attitude à reproduire : « Abrisés derrière de petits épaulements élevés par les tirailleurs, les Prussiens, solidement établis, fiers d'occuper une position avancée qui leur permet de foudroyer les régiments à bout portant nos soldats. Eux, sans répondre à ce feu d'enfer qui les décime, silencieux, abordent l'ennemi à la baïonnette et se prennent avec lui au corps à corps. Le combat se prolonge et se multiplie sur tous les points avec le même caractère d'impétuosité

29. Allocution de M^{gr} l'Évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, prononcée sur le plateau d'Auvours le 14 avril 1874, sans lieu ni date, 11 p., document conservé par la Société Historique et Archéologique du Maine.

ardente et soutenue d'un côté; de résistance opiniâtre de l'autre. Bientôt, cependant, le nombre cède à la valeur, les lignes ennemies plient, reculent et s'ouvrent épouvantées : le plateau d'Auvours était à nous.

Mais à quel prix, hélas! [...] Tous se firent tuer crânement³⁰. »

Rappeler les vieilles gloires et la geste héroïque n'est pas suffisant, encore faut-il donner un sens à ce sacrifice « crânement » consenti. Et les prêtres recourent à la promesse de l'immortalité de l'âme, tel le chanoine Pralon, archiprêtre de la cathédrale, et aumônier militaire de réserve, en 1910, devant le monument du Tertre de Changé :

« Mourir ai-je dit. Le mot me rappelle, messieurs, que ceux que nous nous proposons d'honorer, que ceux que nous pleurons aujourd'hui, sont des morts, et que le monument que nous leur dressons n'est, hélas! qu'un mausolée. Toutefois, messieurs, et ici, c'est à vos âmes chrétiennes que je m'adresse, ceux qui meurent ainsi, nous le savons, ne meurent pas tout entier. La poussière glorieuse que nous foulons à nos pieds, garde en elle des germes certains d'immortalité, et "le Ciel sur ces tombes demeure toujours ouvert." [...] car pour les soldats, victimes du devoir, comme pour les martyrs, Dieu tient en réserve des grâces de choix, des repentirs soudains, des mouvements instantanés de foi et d'amour qui épurent et qui sauvent. N'en doutez pas, messieurs, ce mouvement sauveur, le cœur de ces héros l'a ressenti avant de cesser de battre; leurs yeux, leurs pauvres yeux déjà voilés, ont regardé le Ciel, et leurs lèvres, avant de se fermer pour toujours, ont essayé une prière. Cette prière que la mort ne leur a pas permis d'achever, nous l'achèverons pour eux. »

Ou encore ces propos de l'abbé Dubois, curé doyen de Marolles :

« [...] Ils ont payé leur dette, ils sont morts en servant leur pays; leur nom est peut-être inconnu, mais au milieu de leur obscurité même, il me semble voir planer sur leurs tombes comme un rayon lumineux : c'est la gloire du devoir accompli³¹. »

L'exemple à suivre est donc celui du sacrifice qui prend son sens dans le service de Dieu et de la Patrie, jusqu'au don de soi le plus total, pour la sauvegarde non seulement du pays menacé par l'ennemi, mais aussi d'un ensemble de valeurs qui font la nation et déterminent la place et le rôle de chaque citoyen. Ce don suprême est présenté comme une dette envers la Patrie, défense de la liberté en quelque sorte contre la sûreté garantie à tous, mais c'est un soldat chrétien que l'on invite à combattre, afin que les vertus du guerrier édictées depuis les temps lointains du Moyen Âge, pour maîtriser la violence d'une chevalerie émergeant de sa brutalité originelle, fondent la légitimité du recours au combat, à la défense des libertés.

C'est que « le christianisme est la parfaite école du dévouement et du sacrifice; c'est que l'amour de la France est mille fois plus fort quand il est doublé de l'amour de l'Église; c'est que la voix du Christ est la seule qui domine ciel et terre; c'est que la foi catholique, avec ses promesses éter-

30. *L'Express de la Sarthe*, 21 février 1905. Le récit semble exact, et correspond aux travaux cités précédemment, réalisés sur la bataille du Mans par Valère ALWROD.

31. *La Sarthe*, 21 juin 1899.

nelles, donne en face de la mort un invincible courage [...] ³² » clame l'abbé Girou, curé de Soulligné-sous-Ballon, ancien Zouave pontifical et combattant d'Auvours. La même année, l'abbé Dubois, dans le discours cité précédemment, poursuit dans le même sens :

« On l'a dit souvent, le vrai patriotisme s'appuie sur la religion et sur le Dieu qui a imprimé au fond des cœurs l'idée de la Patrie et des devoirs qui en découlent. On a eu raison. La religion élève le patriotisme à la hauteur d'une vertu ; elle l'entoure d'une auréole toute céleste, et lui fait revêtir la forme la plus parfaite ³³. »

De tels discours peuvent sembler étonnants, étant donné que les catholiques plutôt conservateurs et défavorables au régime républicain après 1870 n'étaient pas censés inviter les fidèles à soutenir le régime républicain jusqu'à sa défense, mais la fragilité de la France face à l'Allemagne et la volonté de servir son pays l'emportaient sur les avis partisans, et l'opposition fut vite tournée : le service de la France ne vaut finalement qu'en complément du service de Dieu... Avec un ensemble de discours plus étoffé et notamment pour les années 1870 à 1890, il serait intéressant de vérifier si cette corrélation d'intérêts et de références était aussi partagée avant l'encyclique *Inter Sollicitudines* ³⁴ du pape Léon XIII édictée en 1892 et permettant le ralliement des catholiques à la République. La religion nationale est en tout cas, pour le clergé, fondée en grande partie sur ces fondements catholiques : le soldat de la France républicaine doit se comporter selon le clergé en soldat du Christ, à l'exemple des Zouaves pontificaux, attachés à la défense du pape, et qui ont continué à défendre l'empire menacé par la Prusse en 1870, puis avec la même loyauté le régime républicain. Il semble que la séparation de l'Église et de l'État en 1905 n'ait rien changé à cette thématique, le clergé y trouvant d'un côté un moyen de poursuivre l'œuvre de rechristianisation engagée depuis la révolution, tout en s'appropriant de l'autre les valeurs républicaines dont il réduisait ainsi en quelque sorte la résonance laïque.

Le discours patriotique est également le moment particulier pour quelques orateurs, au-delà de la chaire, dans un lieu sacré mais qui n'a pas la neutralité sacrée du sanctuaire, de fustiger l'ennemi de la foi, surtout au tournant du siècle alors que les débats déchirants de l'affaire Dreyfus figent les oppositions tout en révélant les forces nouvelles du radicalisme à gauche. L'évêque du Mans, M^{gr} Bonfils fait rapidement allusion à cette atmosphère délétère peu favorable à l'esprit de mission :

32. *Le Nouvelliste de la Sarthe*, 12 janvier 1899.

33. *La Sarthe*, 21 juin 1899.

34. « Le 16 juin 1892, *Inter Sollicitudines* remet cette fois en cause la confusion politique entre catholicisme et monarchie. Il ne va pas de soi qu'un chrétien ne puisse être que royaliste. En elle-même la République n'est pas forcément mauvaise ; c'est sa législation laïque qui l'est. Mais rien n'empêche de reconnaître le régime, pour en constater plus efficacement du dedans et en jouant le jeu, les dispositions ou les pratiques antichrétiennes », explique Maurice AGULHON, dans *La République*, tome II, 1880-1932, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1992, p. 108.

« [...] Vous avez raison, dit-il en s'adressant aux vétérans, de rappeler le passé parce que les exemples de ce vrai, de ce pur patriotisme qui fut le vôtre, il faut les représenter sans cesse aux yeux de nos contemporains trop exposés hélas! à en perdre la leçon au milieu des lâchetés, des défections, des folies et des hontes qui déshonorent en ce moment notre pays³⁵. »

Quant à l'abbé Morancé, infatigable apôtre du patriotisme, il met face à face les deux étendards, celui de la Nation et celui de l'Internationale, dans une lutte sans fin :

« [...] Je crois voir frémir aussi et frissonner tous les Drapeaux qui m'entourent : Drapeaux glorieux qu'a chanté Lamartine parce qu'ils ont fait le tour du monde, Drapeaux symboliques que des malheurs immérités nous ont rendus sacrés! Drapeaux tricolores, dont les trois couleurs forment un tout indivisible, et dont nous ne souffririons jamais qu'on arrache ni le bleu ni le blanc pour en faire la hideuse loque rouge qui présida jadis aux massacres et que les sans-patrie voudraient élever à niveau au-dessus des luttes fratricides de la rue³⁶! »

Ainsi la défense de la France, républicaine, n'empêche pas, bien au contraire, d'indiquer les limites du consensus, préalable nécessaire au rappel des valeurs chrétiennes qui doivent soutenir les soldats de la revanche.

1918-1940 : continuité des thèmes, mais redéfinition de leur valeur

Le discours de la revanche n'est donc pas seulement un discours revanchard. Qu'en est-il après 1918? Les thèmes ne sont pas totalement différents, comme on peut en juger à travers un corpus documentaire plus homogène (256 discours également sur une période plus courte dont 173 pour la Marne et 83 pour la Sarthe) permettant de mieux percevoir les nuances de propos d'un clergé qui officie dans des régions différemment touchées par la guerre. Quatre ans de combats ont fait de la Marne une terre ravagée et durablement meurtrie, tandis que la Sarthe est cette fois épargnée. Toujours est-il qu'un certain nombre de thèmes « anciens » subsistent malgré le déséquilibre du corpus documentaire indiqué en introduction. Il est possible d'envisager l'existence d'un consensus national dont les nuances locales semblent minimes. Les thèmes présents au lendemain de la Grande Guerre sont les suivants : celui du sacrifice consenti à la Patrie, sacrifice devenu au cours de la première guerre mondiale bien réel et vécu par la nation entière, celui de l'immortalité de l'âme accordée aux martyrs de la Patrie, comme à tout chrétien. Cependant la référence explicite au *milites christi*, cadre des comportements du futur combattant, tend à s'effacer. D'autre part, la teneur des discours diffère relativement peu entre le clergé et les laïcs, un consensus général semble prévaloir et une majeure

35. *Le Nouvelliste de la Sarthe*, 11 janvier 1899.

36. *Manifestation à Sougé-le-Ganelon le lundi de Pâques 8 avril 1901*, Sillé-le-Guillaume, impr. Deslandes, 1901, 20 p. (Société Historique et Archéologique du Maine, archives Robert Triger, dossier « Vétérans, 111^e section de Fresnay-sur-Sarthe »).

partie de la société paraît partager ces valeurs communes, contrairement aux discours prononcés juste après 1871.

Ainsi quatre idées principales sont très couramment développées dans les discours de prêtres de l'entre-deux-guerres, sans différences notables dans les deux départements :

- l'héroïsme et le courage des Poilus, érigés en vertus essentielles et qui révèlent ici l'admiration des contemporains face à l'exemple de ces soldats qui ont tenu malgré les conditions de vie et de combat les plus inhumaines pendant quatre ans, résistance et endurance que l'on ne parvient jamais vraiment à expliquer, voire à comprendre ;

- le sacrifice des soldats, thème ancien, beaucoup plus lié au lendemain de la Grande Guerre à la rédemption des âmes. Mais le sens de ce sacrifice n'est plus tout à fait le même qu'avant 1914 : sans être dévoyé, il est rarement lié à une exhortation au combat ;

- l'immortalité de l'âme apparaît toujours comme une récompense au sacrifice réellement consenti, mais là aussi c'est un argument qui sert d'explication à la ténacité et à l'endurance des soldats.

- le travail et l'union, leçons de la guerre et de l'héroïsme devant présider aux destinées de la société issue du conflit, afin de poursuivre l'effort consenti par les soldats, et donner un sens à leur mort.

D'une façon générale, une exhortation au combat et une préparation à une Revanche désormais inutile ont fait place à une quête de sens après une victoire très tôt vécue comme une déception dans un monde que le chaos gagne toujours plus. La volonté d'expliquer les causes de la guerre, ou encore les allusions à une actualité encore inquiétante sont des thèmes secondaires de ces discours. Et il faut peut-être expliquer ces allusions peu nombreuses au deuil et à la consolation des vivants par la fonction même de ces sermons de consoler et de se faire reflet apaisant des âmes qui ne parvenaient plus à s'épancher dans la solitude. Le discours en son entier, acte et paroles, est rituel consolateur.

« Comment ont-ils tenu ? » Telle est bien l'interrogation presque angoissée qui occupe les survivants au lendemain de l'affrontement qu'aucun mot ne saurait traduire avec justesse. En quelques courtes phrases, cédant rarement au lyrisme, le prêtre évoque le courage et l'héroïsme, seules réponses trouvées à cet étonnement silencieux, quatre années passées dans l'attente dénuée d'espoir immédiat, l'écrasement de soi sous les obus et la mort parfois espérée et toujours maudite. « De tout temps, les nations ont chanté le courage des héros qui ont sacrifié leur vie pour le salut de la patrie », dit simplement l'abbé Sevals, à Athis (Marne), le 23 octobre 1921³⁷. Le rachat de la France par les vertus de ses soldats est souvent évoqué. Serait-ce là une réponse différée aux manquements de la guerre de 1870-1871 ? C'est en tout cas par le sacrifice des soldats que la victoire est acquise, sacrifice leur accordant le droit à l'immortalité et à la rédemption, l'effacement de leurs propres fautes. « La foi était latente en eux et se

37. *Journal de la Marne*, 26 octobre 1921.

réveillait chez beaucoup, leur permettant d'accomplir parfaitement leur devoir ici-bas, avec la certitude d'une autre existence, récompense de l'œuvre accomplie », explique l'abbé Thureau à Bonnétable (Sarthe), le 11 novembre 1935, donnant un sens plus profond à ses paroles en ajoutant : « Il nous faut suivre la voie si péniblement tracée, par notre affection mutuelle, notre union du cœur et de l'âme. Celle-ci, en se développant dans le monde, ne peut que nous éviter les tristesses du passé. »

La valeur exemplaire du sacrifice n'est plus la même qu'avant 1914 : là où il fallait mourir pour sauver la Patrie d'une agression, c'est le calvaire du soldat à l'image de celui du Christ, qui prend valeur d'exemple et justifie à travers l'expérience traumatisante de la guerre la récompense du Royaume des Cieux. Enfin et invariablement, à la manière des laïcs, la grande majorité des sermons s'achève par une invitation à tirer les leçons de ces morts et à s'unir, afin d'achever leur œuvre en travaillant pour l'avenir, valeurs réinvesties depuis le temps de la guerre et comme garanties spirituelles pour une société que les bouleversements divers nés de la guerre ne cessent de remettre en cause.

1918-1940 : la fin du discours guerrier

Il est possible de suivre d'une façon générale l'évolution de ces thèmes dans le temps de l'entre-deux-guerres, depuis les incertitudes de la victoire jusqu'aux menaces des crises internationales de plus en plus rapprochées. C'est dans le temps que quelques nuances apparaissent entre les deux départements : ce n'est pas dans le fond des discours que l'on peut les déceler – on a vu que les thèmes restent les mêmes – mais dans l'orchestration qui en est faite. Deux périodes se distinguent particulièrement si l'on considère les principaux thèmes exposés précédemment : tout d'abord, dans les années de la triste quiétude retrouvée, l'explication de la ténacité des soldats (qui permet peut-être d'éluder les raisons de la guerre) est souvent recherchée par les orateurs, et le sacrifice rédempteur est mis en avant également, dans la Sarthe comme dans la Marne, l'héroïsme étant une réponse habituelle surtout dans la Champagne ravagée. Des dates butoirs qui marqueraient le passage d'un raisonnement à l'autre sont toujours difficiles à établir, car naturellement il n'est pas d'état d'esprit changeant radicalement de voie à un moment fixe, précis, se prêtant à une datation rigoureuse ; cependant diverses nuances apparaissent d'un département à l'autre. Étonnement sur la ténacité des hommes, sacrifice, héroïsme, sont matières à réflexion dans les sermons et discours entre 1919 et 1925 à l'arrière et se maintiennent plus longtemps dans la zone de l'ancien front ; ils s'estompent vers 1928, coïncidant pratiquement avec les derniers travaux de la reconstruction qui s'achève partout vers 1931. En Champagne d'ailleurs, l'immortalité est un autre thème important dans 25 à 50 % des discours selon les années au cours de la même période. Ces chiffres ne sont qu'indicatifs tant il est difficile de constituer des séries statistiques sur des sentiments et des arguments si nuancés et riches de formes

qui peuvent se décliner à l'infini³⁸. Ensuite l'évocation du présent, de l'actualité, tient une place de plus en plus grande sans être l'essentiel du discours et sans dépasser l'invitation habituelle au travail et à l'union devenue même stéréotypée. Cette tendance se dessine dès 1929 dans la Sarthe et en 1930 dans la Marne, alors que le thème du sacrifice/rédemption semble s'estomper relativement, remplacé dans quelques discours par une invitation à prier pour la paix ou le pays.

Des nuances apparaissent bien dans les sermons sur la guerre entre l'arrière et l'ancien front, nuances qui se retrouvent de la même manière dans les discours des laïcs. Si les premiers discours, jusqu'en 1925 ou 1928, permettent d'exprimer le choc de la disparition des soldats et de concevoir ce monde désordonné et happé par les gestes de la mort, on peut en déduire que la transition entre d'une part le début d'un deuil véritable et donc le retour à la paix dans les esprits, et d'autre part la perception d'une menace nouvelle semble très courte : quelque sept années à l'arrière où le sentiment d'être en paix a pu s'installer momentanément, deux ans seulement dans la Marne où celui-ci n'a jamais pu fleurir réellement dans les esprits assombris.

Comment expliquer alors les nuances entre les discours des prêtres dans ce pays qui a pareillement souffert du conflit et la diachronie de l'évolution des thèmes ? Il est certain que les conséquences de la guerre de 1914-1918, notamment l'ampleur des destructions et leur trace presque indélébile en Champagne jouent un rôle essentiel dans le discours : est-ce à dire que le souvenir des morts et de la Grande Guerre s'éloigne plus vite des esprits là où le fléau n'a pas laissé la marque de sa stérilité violente dans la terre ? Voilà une hypothèse bien difficile à confirmer. Et puis la question doit être posée autrement : le deuil en effet se fait-il plus rapidement ? Ce qui expliquerait la référence à l'immortalité plus éludée dans la Sarthe ? Ou faut-il simplement chercher l'explication de ces différences dans la seule identité culturelle locale ?

Pour autant, la prise de conscience d'un nouveau danger est quasiment synchrone dans les deux départements : novembre 1930, au moment de la victoire des nazis aux élections législatives en Allemagne, et lorsque l'échec de la conférence sur le désarmement est patent... Dans ces années trente, veillée d'armes et d'horreur, la diminution des références au sacrifice/rédemption, sans être nécessairement une indication d'un certain éloi-

38. Il n'existe pas de méthode d'analyse des discours. À part le repérage des thèmes essentiels et de l'esprit général de tel ou tel passage, comment quantifier la place d'une pensée dans l'ensemble ? En calculant le pourcentage d'occurrence d'un même thème sur la totalité du corpus ? C'est l'hypothèse que j'ai choisie ici, mais les idées ou les thèmes sont souvent liés entre eux... En calculant le nombre de caractères imprimés ou de mots pour une idée, et en mesurant le pourcentage par rapport à l'ensemble des caractères ou des mots contenus dans le texte ? Outre que ce soit là un travail long et complexe, serait-ce significatif, alors que la publication en intégralité de certains discours est sujette à caution ? Il faut aussi s'interroger sur la représentativité d'un corpus qui, même important, n'est qu'une addition non exhaustive d'avis individuels qu'il faut considérer comme un échantillon.

gnement d'une interprétation religieuse face à une violence absurde prête à se déchaîner derechef, peut être le signe d'une certaine résignation de la part du clergé lui-même, en écho du sentiment général. Les orateurs sont de plus en plus des anciens acteurs de la première guerre mondiale et non plus comme au début des années vingt des non-combattants encore prisonniers des références du temps de la revanche.

D'autres arguments doivent être avancés si l'on veut comprendre ces évolutions dans leur complexité, si l'on veut mesurer plus finement les différences relativement réduites qui existent entre les deux départements. Il faut tenir compte en effet de l'histoire culturelle de chacun de ces espaces, de ce que Paul Bois appelait les « personnalités collectives³⁹ », cette complexion locale agglomérant vieilles histoires et petites rancunes religieuses, politiques, terriennes qui font l'identité d'un « pays » ou d'une « province ». Les prêtres, comme tous les orateurs, doivent s'adapter au public qui vient les écouter et les thèmes davantage mis en valeur ici, plus atténués là, correspondent peut-être à cette adaptation à la culture de l'auditoire, à sa façon d'exprimer ou non un sentiment religieux. Dans la Sarthe en effet, il semble que l'héroïsme et la nécessité de l'union et du travail soient davantage mis en valeur que le thème du sacrifice, plus secondaire, mais ce choix des prêtres pourrait être plus approprié à une région où le catholicisme conserve une implantation confortable, à la frontière de l'Ouest pieux et du Bassin parisien moins fervent, dans cette campagne encore très enclavée, un peu janséniste parfois, où les sentiments sont exprimés avec retenue et parcimonie. La situation de la Marne est traditionnellement différente : moins agricole, plus riche, depuis longtemps mieux alphabétisée même si les écarts se sont largement réduits depuis la scolarisation obligatoire, c'est le département le plus déchristianisé de France⁴⁰. Le discours religieux s'apparente ici souvent, au tournant du siècle et bien encore après la guerre, à un sermon de reconquête, une parole missionnaire. Les vertus des soldats sont mises en avant en grande partie dans le but de guider le comportement des fidèles : l'abnégation, la résignation, la ténacité dans l'engagement, le devoir, la charité, la foi et l'honneur. Ainsi l'abbé Bollot, au Buisson (Marne) en novembre 1921⁴¹ construit son sermon sur trois leçons de foi à tirer des *exempla* militaires, chacune de ces leçons étant mise en exergue non seulement dans son discours mais également par des caractères

39. BOIS, Paul, *Paysans de l'Ouest*, Le Mans, impr. Vilaine, 1960, page IV : « Il apparaît bien aujourd'hui que le comportement des populations n'est pas seulement déterminé par les grands événements nationaux [...], mais par des caractères permanents, ou durables, qui prouvent l'existence de ce que l'on pourrait appeler des personnalités collectives. »

40. CLAUSE, Georges, (dir.), *Le diocèse de Châlons*, Paris, Beauchesne, coll. « Histoire des diocèses de France », 1989, p. 200. En 1907, dans les doyennés des arrondissements de Sainte-Menheould, terreau chrétien de la Champagne, 35 % des adultes font leur Pâques, alors qu'à l'Ouest du département, ils sont beaucoup moins nombreux, 9 % à Avize, et 4 % à Sézanne.

41. *Journal de la Marne*, 29 et 30 mars 1921. Inauguration du monument aux morts de la 11^e compagnie du 72^e régiment d'infanterie, tués lors du combat du 6 septembre 1914.

res gras dans la presse : « Ils exigent que nous croyions à la perpétuité de leur vie. [...] Ils nous recommandent aussi la charité. [...] Ils nous prêchent l'espérance [...]. » Autour de M^{gr} Tissier, le clergé s'est donné pour mission avant tout de consoler mais aussi de donner un sens à ce qui justement en était dépourvu tant la durée de la guerre avait usé les argumentations et les raisons de se battre et les valeurs originelles sur lesquelles les poilus fondaient le sentiment de leur devoir envers la patrie. Mais il n'est pas exclu que ceux-ci aient voulu aussi utiliser l'opportunité de ce consensus national pour accroître une présence religieuse dans la vie des petites sociétés locales en voie de déchristianisation.

Continuités et ruptures peuvent qualifier l'année 1914 et le discours du clergé n'échappe pas à ce poncif : continuité des thèmes, mais infléchissement de leur sens, faut-il ajouter pour être précis. L'exhortation fait place après 1918 à la consolation, et la référence au sacrifice, si elle conserve le même but – la sauvegarde de la patrie –, ne peut plus avoir le même sens. Celui-ci n'est plus présenté comme un but en soi, et s'il demeure un exemple à suivre, l'invitation est plus allusive qu'explicite. Qu'est-il d'autre désormais qu'un baume apposé sur la douleur des hommes, une récompense accordée aux morts et non plus une récompense rêvée, souhaitée, appelée pour de futurs guerriers potentiellement sacrifiés ? D'autre part, les thèmes sont sensiblement différents en fonction du contexte religieux, et aussi semble-t-il, mais cela reste à vérifier, selon l'intensité du traumatisme ou plus exactement de la plus ou moins grande érosion de son intensité dans les esprits.

Le discours sur la guerre : atténuer la violence ou la faire accepter ?

Pour beaucoup d'hommes, la guerre a ouvert la boîte de Pandore, en leur révélant des chemins jusque-là ignorés de leur conscience, menant aux champs d'angoisse, au moi terrifié, et libérant de la gangue sacrée des interdits la violence qui sommeille en chacun. Tous ne l'ont pas vécue de la même manière, mais s'ils sont morts pour la patrie, l'autre versant de cette réalité – tuer – est demeuré caché au regard de tous, délibérément rejeté du discours⁴². Le clergé n'échappe pas à ce silence obstiné, mais dans ce contexte particulier de la guerre, comment s'accommode-t-il du commandement divin : « Tu ne tueras pas » ? Au-delà du sens donné à la violence de la mort au combat, quelle sont les fonctions de ces discours face à la violence, face à la guerre⁴³ ?

42. VINCENT, Gérard, « Guerres dites, guerres tuées et l'énigme identitaire », dans : ARIES, Philippe et DUBY, Georges, (dir.), *Histoire de la vie privée*, tome V, Paris, Seuil, p. 201-247.

43. Bien sûr, cette question peut étonner, puisque des guerres justes ont pu être acceptées et présentées comme telles, depuis la définition de Saint Thomas d'Aquin. Dans la *Somme théologique* (II-II, q. XL, art. 1), celui-ci établit en effet les multiples raisons et cas pour lesquels une guerre peut être justement menée. Mourir pour le pays n'est pas, selon lui, un mal, dans la mesure où cela peut servir au bien commun, notion

La première fonction du discours, son sens premier et son objectif principal, sans doute, sont de soulager les populations bouleversées par la confrontation à la « mort massive », la destruction, la dispersion ou l'éclatement des foyers. Ne parvenant pas toujours à définir, surtout après 1914-1918, les causes de la guerre et surtout les bouleversements qu'elle a suscités, le clergé indique un refuge et une attitude. Le refuge est la prière, l'attitude est simple : pleurer. « Vos larmes, c'est-à-dire le sang de votre cœur, ont coulé et coulent encore pour la rédemption de la France. Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance. [...] Unissez votre sacrifice à celui du Sauveur qui vous donnera la résignation et consolera vos douleurs », conseille l'abbé Cheutin, curé de Cernon, à Vésigneul-sur-Coole (Marne) le 22 mai 1922⁴⁴. Pleurer, afin d'exprimer une pesanteur inexprimable, afin de permettre le relâchement des nerfs et l'effacement des angoisses, travail lent et qu'une action spirituelle régulière peut faciliter, tout en amenant les vivants à laisser les morts quitter leur conscience en veille et à retrouver la quotidienneté. Recueillement et geste individuel ou collectif, la prière vient combattre la solitude extrême et le dénuement moral : « Redressez-vous dans votre douleur, modestes femmes du peuple, qui pensiez pleurer seules en silence vos chers disparus. », dit M^{gr} Tissier à Châlons le 23 mars 1921, indiquant que la fierté est aussi un secours possible⁴⁵. La prière est consolante, elle est présentée aussi comme un moyen de faciliter le passage de ceux qui ne sont plus vers le Royaume des Cieux :

« Pourrions-nous douter que les âmes de nos compagnons d'armes, en grand nombre déjà, ne soient en possession de la gloire ? La vie de ces privilégiés fut sainte, leur mort fut celle des martyrs ; sur leur corps, véritables reliques, ossements sacrés, nobles poussières, les lauriers surgissent, mieux que les cyprès⁴⁶. »

Ainsi le défunt demeure-t-il un être parmi les vivants, détaché de la cité terrestre des vivants, et quelque part au-delà... De cette manière, par la prière qui permet de consoler en obligeant le fidèle à prendre de la distance par rapport à sa douleur, et la prière d'intercession envers les morts, par l'imitation de leurs vertus, le clergé joue un rôle très important dans le travail du deuil, que ce processus psychologique soit individuel, ou engagé dans une vision plus collective. Il ne convient pas de généraliser cette démarche : si la vocation, la fonction du discours est de consoler, cela n'apparaît pas systématiquement dans ceux-ci ; la prière n'est pas une invitation habituelle. Là encore, la culture plus ou moins fondée sur une pratique chrétienne doit intervenir dans le choix des thèmes et du vocabulaire utilisé. Peu courante avant 1914, elle apparaît dans la période de l'immédiat après-guerre,

essentielle du ^{xiii}^e siècle, issue du droit romain que l'on redécouvre à l'époque. Mais la mort massive et la violence extrême et quasi industrialisée de la Grande Guerre pose le problème de la violence en tant que telle, dont la légitimité est désormais sujette à interrogation.

44. *Journal de la Marne*, 28 mai 1922.

45. *Ibidem*, 23 mars 1921. Obsèques des soldats réinhumés à Châlons.

46. *Le Nouvelliste de la Sarthe*, 12 janvier 1906.

entre 1919 et 1922-1923, au moment même où la population connaît le désarroi le plus profond. La consolation et la médiation pour les morts, comme fonctions du discours, passent bien évidemment par l'évocation de la résurrection, mais il peut arriver que le prêtre aille plus loin encore, jusqu'à effacer l'idée de la mort, tel l'abbé Huot, sous-directeur des œuvres catholiques du diocèse de Châlons, qui souligne l'endurance, l'abnégation des soldats et même leur « mépris de la mort [...] ou la joie de se sacrifier pour un pays tel que le nôtre⁴⁷ », affirmation bien exagérée... À la promesse d'immortalité se substitue ici l'idée d'un sacrifice totalement volontaire et plus encore, joyeux, qui va jusqu'à nier la mort. Mais il s'agit là d'une exception parmi les paroles des ecclésiastiques sur la guerre, ce genre d'assertion étant un peu plus courant dans les discours prononcés lors des obsèques des soldats lorsque les corps furent rapatriés vers 1921-1923.

Il n'est pas possible de savoir comment ces paroles pouvaient être perçues par la population et notamment par les anciens combattants, mais cette exagération intéresse ici comme refus de la mort après un conflit pendant lequel justement celle-ci a été vécue massivement, s'est banalisée, sans qu'elle ait revêtu dans la terne et macabre atmosphère du front un sens plus élevé, une image transfigurée ou aseptisée... À la mort massive, à une violence partout déchaînée, l'abbé Huot ne cherche-t-il pas à opposer la surenchère du courage, excès de sens face à un non-sens excessif ? Cette remarque pose une autre question et découvre une autre fonction de ces sermons sur la guerre : donner du sens, faire disparaître la parenthèse traumatisante du conflit, terreur ambiante, en lui rendant sa place dans la continuité encore interrompue de chaque vie, en l'inscrivant dans la poursuite d'une histoire sacrée, religieuse ou/et nationale. D'une manière générale, cette fonction prend le pas sur la précédente, celle de consoler, avant 1914, puisque les morts passés et les sacrifices à venir ne prennent leur sens que dans la perspective attendue de la revanche.

Après 1918, consolation et signification donnée à la guerre vont de pair. Si tous les sermons et discours ont cette fonction, certains se distinguent particulièrement par le ton employé, le lyrisme et le vocabulaire emphatique : plusieurs registres sont employés pour inscrire l'événement traumatisant dans un sens donné à l'histoire qui prend alors une dimension eschatologique. La première évocation lyrique visant à situer le sacrifice des soldats dans une interprétation de la guerre toute religieuse, c'est la comparaison entre le soldat souffrant et le Christ crucifié, un calvaire parallèle sinon identique présenté par Annette Becker dans son ouvrage *La Guerre et la foi*⁴⁸, et que l'on retrouve à plusieurs reprises dans les discours champenois et sarthois. Imitation du Christ, imitation du soldat trouvent leur origine dans une « [...] imitation de la souffrance, [...] un des aspects fondamentaux de la foi chrétienne pendant la durée du

47. Discours prononcé à Cheppes-la-Prairie fin mai 1920, in *Journal de la Marne* des 23-24 mai 1920.

48. BECKER, Annette, *La guerre et la foi ; De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, A. Colin, 1994, p. 142.

conflit, et après, comme le prouvent les monuments aux morts des paroisses⁴⁹ ». Au moins, pour retrouver une certaine sérénité, exigence difficile à atteindre, veut-on affirmer le sens d'une mort qui n'a de valeur que par la résurrection :

« [...] laissez-moi proclamer mes chrétiennes espérances qui ajoutent l'éternité divine à vos hommages incomplets. [...] croyez-vous qu'il ne demeure rien de ces morts sacrés ? [...] Serait-il juste que la tombe ensevelisse à jamais, dans le même néant de l'impunité ou de la gloire, la dépouille du soldat tombé pour la patrie dans le linceul de son drapeau, et la dépouille du traître et du bandit cloué au pilori du déshonneur par six balles justicières ? Non, quand la mort passe, nous ne périssons pas tout entiers », prêche Mgr Tissier⁵⁰.

D'autre part, les récits de combat, notamment l'assaut du plateau d'Auvours, point d'orgue de la bataille du Mans en janvier 1871, ne manquent pas de cette verve particulière qui fait défiler tout un régiment dans les brumes éclairées des imaginations viriles, et ce sont toutes les gloires nationales qui accueillent l'élan des nouveaux frères d'armes, ajoutant à la gloire mythologique de la nation une nouvelle page.

Ce genre d'emphase apparaît encore après 1914-1918, surtout dans la Marne ; l'abbé Bollot rappelle ainsi, dans une de ces envolées lyriques dont le clergé a le secret, tout le panthéon français lors de l'inauguration du monument d'Étrepay en avril 1922 :

« Sans doute, de terribles orages ont failli plus d'une fois emporter ce beau royaume, le plus beau après celui de Dieu ; mais des fils et des filles de France : Duguesclin, Bayard, Jeanne Hachette, Jeanne d'Arc, Kellermann, avec ses soldats sans pain, sans souliers, sans munitions, et tant d'autres, incarnant notre tradition, les ont désarmés.

Nous ne pouvions après "soixante-dix", rester des vaincus, cacher nos cicatrices, et traîner notre boulet !

1914, au premier cri d'alarme, a réveillé tout notre passé. Champions de tant de vertus : de la foi, de l'ordre, de la justice, de l'honneur, nous devons l'être de la liberté. Nos soldats, pour elle, par milliers, sont tombés et de leur sang ont continué la plus belle des histoires, l'histoire de la France⁵¹. »

Mais, après quatre années de guerre totale, il n'est pas rare que les prêtres fassent référence à une lutte plus gigantesque, la vieille lutte de la civilisation contre la barbarie ou celle de l'esprit contre le matérialisme. La guerre et ses conséquences terribles découlent dès lors d'une dialectique vitale qui dépasse chacun des combattants, leur famille et les belligérants. M^{gr} Tissier en 1927 à Maurupt-le-Montois, cite Gabriel Hanotaux : « C'est l'imminente volonté de Dieu qui n'a pas voulu que la France périsse », en ajoutant que « si la France avait péri, la barbarie aurait triomphé, [...] le

49. *Ibidem*, p. 31.

50. *Journal de la Marne*, 19-20 septembre 1920. Cérémonie de Fère-Champenoise du 9 septembre 1920.

51. *Ibidem*, 20 avril 1920.

génie latin aurait été battu⁵² ». Mais l'évocation du Barbare, de l'Attila des temps modernes, réminiscence de vieilles souffrances enfouies dans la terre de Champagne si souvent envahie, devient très minoritaire après 1923 puis disparaît presque totalement par la suite⁵³. L'évocation du Barbare, l'étranger hostile par définition, l'autre comme antinomie effrayante de soi, permet au clergé de se présenter en *defensor civitatis*, et M^{gr} Tissier d'être présenté comme le saint Alpin moderne luttant avec toutes les ressources de sa ferme bonhomie contre un Attila germanique féroce et sans scrupules⁵⁴. À la fin des années vingt pourtant, la vision de l'ennemi change sensiblement et ces images sont devenues inopérantes pour qualifier l'ancien adversaire ; l'Allemand est devenu un autre soi-même qui a aussi souffert de la guerre⁵⁵.

Enfin, dans la Marne en particulier, l'intervention de Dieu est manifeste selon le clergé, par la preuve que représente le miracle de septembre 1914, le miracle de la Marne dont les prêtres, surtout dans les communes traversées par les armées et enjeux de combats lors de la bataille de la Marne, se font largement les échos. M^{gr} Tissier dès 1915, à l'instar de l'évêque de Meaux, M^{gr} Marbeau, élabore et diffuse une interprétation que le clergé local, par exemple le chanoine Louis Néret, curé doyen de Vertus, utilise afin de mobiliser la population, ou encore le chanoine Régent, qui proclame en 1922 à Vitry-le-François :

« Oui, il y a trop de mystères, trop de hasards inexplicables dans la victoire de la Marne, pour que nous ne croyions pas aux additions divines.

Aux lumières humaines, est-il possible que s'ajoutent d'autres lumières et aux forces humaines d'autres forces ? L'âme du front n'hésite pas à répondre : au-dessus de l'homme qui s'agite, il y a Dieu qui le mène, Dieu qui donne à l'esprit l'éclair du génie et qui soutient les bras vengeurs. Dieu, en effet, ne peut regarder du même œil le peuple qui se défend et le violeur de la parole donnée⁵⁶. »

52. *Ibid.*, 14 septembre 1927.

53. Une seule fois en 1938, ce thème est de nouveau présent, dans un discours du général Peltier, à Ville-sur-Tourbe, retranscrit dans le *Journal de la Marne* du 16 septembre 1938. Au sujet de la perception de l'ennemi, voir l'article suivant : TISON, Stéphane, « L'autre comme ennemi : haine et perception du danger germanique entre 1870 et 1940 dans deux départements français », *Cahiers Diderot*, n° 11, actes du colloque interdisciplinaire de Mortagne-au-Perche (Orne) sur « L'autre et les encyclopédies », 4-5 décembre 1998, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 183-208.

54. En l'absence des autorités municipales de la Ville de Châlons-sur-Marne, un comité est constitué au moment de l'invasion de septembre 1914, comprenant entre autres M^{gr} Tissier, et Servas, conseiller municipal resté à son poste. À plusieurs reprises, l'évêque de Châlons tente de discuter avec l'ennemi pour obtenir la suppression d'une très lourde indemnité de guerre imposée dès les premiers jours de l'occupation et y parvient finalement...

55. À Reims en particulier, des jeunes Allemands ou des personnalités, voire même des anciens combattants en 1938, sont reçus officiellement par la municipalité au cours des années 1930. Voir, aux Arch. mun. de Reims, les liasses 1236, 1374 et 1624, et l'*Union républicaine de la Marne* des 2-3 novembre 1938.

56. *Journal de la Marne*, 12 septembre 1922.

Cette mythologie patriotique et religieuse n'est pas uniquement une preuve de la nécessité d'avoir foi en Dieu et en la patrie, c'est surtout après 14-18 un moyen de faire reculer les limites du non-sens après le long déchaînement de la haine.

La troisième fonction de ces discours, et une telle hypothèse vaut aussi pour les discours des laïcs, est celui du contrôle de la violence, que la thématique du sacrifice illustre bien. Ce thème traverse la période, et trouve son origine dans la grande entreprise médiévale, ô combien ambitieuse, d'une violence canalisée en échange du Ciel, violence que le clergé cherchait alors à combattre et à dévier vers d'autres buts plus pacifiques. Si l'on considère comme René Girard⁵⁷ que la violence n'est neutralisée, ou au moins contrôlée que par une institution, l'Église n'est-elle pas l'une de ces structures qui, par la médiation du sacré, est le plus à même de réaliser cette ambitieuse entreprise ?

Au cours de la période étudiée, le sacrifice, violence acceptée et même espérée, mais toujours transfigurée, certitude de l'immortalité, change légèrement de sens. Après la défaite de 1870 et dans le contexte nationaliste, surtout à la fin du siècle, il s'insère sans difficulté dans l'objectif de la Revanche. L'ennemi est alors clairement défini ; l'attachement à la Mère-Patrie, diffusé par l'école et l'identité républicaine, donne sa raison d'être au sacrifice. Une réserve néanmoins doit être émise : ce sacrifice n'est accepté que dans la mesure où il sert à la défense du pays et non pas un patriotisme offensif. Juste après 1914-1918, ce discours est sans doute plus difficile à tenir, et le sacrifice, cette fois décliné au passé, est transfiguré dans les discours : M^{gr} Ruch, évêque de Strasbourg, parle à Mondement de l'« [...] humble, obscure, anonyme chair à canon, mais chair de la France, chair fourbue qu'anime une âme invincible, chair sainte quand elle s'immole et superbe quand elle triomphe [...] »⁵⁸ et M^{gr} Tissier évoque « les immolations splendides »⁵⁹, illustrant son propos de multiples actes de bravoure et d'héroïsme.

Peut-être après une très longue guerre dont les souffrances puis les déceptions de la victoire avaient estompé la légitimité des objectifs originaux, – le sacrifice ne peut avoir de sens chez beaucoup d'hommes qu'en lui-même –, le clergé continue obstinément, comme tous ceux qui prennent la parole aux commémorations à donner un sens à ce qui échappe à l'entendement. Puis plus tard, après la reconstruction et lorsqu'un nouveau danger se précise, avant même que les traces de la guerre précédente ne soient effacées, le discours sur la violence devient moins assuré et le sacrifice est alors invoqué comme argument dilatoire, quand une véritable résignation n'est pas clairement exposée. Au Mans le pasteur Casalis, ancien combattant, élabore en novembre 1930 un sermon sur un passage de l'Épître aux Corinthiens : « Souvenez-vous. »

57. GIRARD, René, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1992, 544 p.

58. *Journal de la Marne*, 17 septembre 1920.

59. *Ibidem*, 28 juin 1921. Inauguration du monument aux 273 morts de l'École des Arts et Métiers à Châlons-sur-Marne.

« Ce qui intéresse aujourd'hui, ce n'est plus la guerre en panache et en gants blancs qu'une vision systématiquement horrible, et d'un réalisme volontairement outré. [...] Il est d'autant nécessaire de rappeler cette leçon de chose à l'humanité que nous vivons toujours sur un volcan, que nous pouvons tous nous rendre compte qu'il faudrait à l'heure actuelle bien peu de chose pour mettre le feu aux poudres et que si une nouvelle guerre devait éclater ce serait une guerre de gaz. Guerre de gaz! Guerre sournoise où les plus faibles, les femmes, les enfants, les vieillards seraient les victimes premières. Guerre où des villes seraient anéanties en quelques heures par des gaz contre lesquels il est impossible de se défendre⁶⁰. »

Il demande alors si le devoir de tout Français n'est pas d'éviter les abominations d'une nouvelle guerre. Peu après, en août 1932, à Passavant dans la Marne, le journaliste résume ainsi le sermon du chanoine Dommenge, curé doyen de Givry-en-Argonne :

« Maintenant c'est fini, on ne remettra plus cela!!! Maintenant sera-ce la paix? L'orateur s'en tient aux prévisions, et a peur que le peuple vaincu, blessé dans son orgueil, ne se relève et ne remette cela. Il faudra, dit-il, des hommes à notre patrie, des bras pour la défendre. Ce ne sera pas seulement une guerre chimique, une guerre de machine. Ce n'est pas seulement la machine qui tuera. Il faudra des Français, des hommes intelligents pour conduire la future guerre qui sera terrible⁶¹. »

Le devoir envers la patrie est demandé, le sacrifice n'est plus ici mis en exergue; seul le thème défensif demeure. En fait on se retranche derrière l'exemple des morts de la Grande Guerre, derrière le sacrifice passé qui serait en quelque sorte une hypothèque sur l'avenir : plusieurs discours viennent illustrer cette tentative inconsciente d'exorcisme, tel celui du R. P. Amblard, aumônier militaire :

« Incorporés à leur terre natale, ces braves qui n'eurent pas le bonheur de vaincre, tressailleraient d'ardeur et de fierté s'il leur était permis de nous manifester les idées généreuses et les sentiments qui les ont conduits au sacrifice. Les tombes sont des tranchées de défense. La digue gigantesque de Douaumont, la Tranchée des Baïonnettes, qui gardent Verdun, tous les cimetières militaires, qui s'étagent le long de l'ancien front de guerre sont les meilleures sauvegardes de notre sol⁶². »

Le sacrifice est un bon indice semble-t-il pour saisir le discours des prêtres sur la guerre et la fonction de ces paroles lancées aux survivants quant à la canalisation de la violence : on passe d'une violence contrôlée dans le but de l'expression de la revanche, à une violence acceptée, ou légitimée *a posteriori*, au lendemain de la guerre jusqu'à une violence tolérée comme un mal nécessaire à la veille de la deuxième guerre mondiale. C'est à la naissance d'une société pacifique que ces discours de prêtres permettent d'assister, une société qui peu à peu se refuse à souffrir les souffrances et les affres d'un conflit. Il sera intéressant de dater le plus précisément possible

60. *La Sarthe*, 3 novembre 1930.

61. *Journal de la Marne*, 28 août 1932.

62. *Ibidem*, 9-10 septembre 1935.

le passage d'un stade à un autre en faisant une comparaison avec la même évolution dans le discours des laïcs.

Néanmoins, pour finir, toutes ces fonctions seraient inopérantes si le clergé comme les fidèles ne partageaient pas le même système de représentations. Or, au cours du XIX^e siècle, peu à peu, les idéaux religieux et patriotiques n'ont cessé de se rapprocher, aboutissant à la constitution d'une certaine image de la guerre, voire une idée ou une conception de ce que devait être un conflit, et la façon dont on devait se conduire au combat. Comme le soulignent très justement Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, « croire en Dieu et croire en sa patrie est bien souvent indissociable ; et si cela ne signifie pas que tous aient été croyants et encore moins pratiquants, il est en revanche évident que les valeurs spirituelles – le bien, le mal – et leur vocabulaire – mystique du combat, union sacrée – ont nourri les représentations d'hommes et de femmes persuadés qu'ils participaient à une véritable croisade. Une croisade d'abord enracinée dans le siècle précédent, pendant lequel s'étaient formés les différents cultes patriotiques. Car, au cours du XIX^e siècle, les nations s'étaient sacrnalisées autant que les religions s'étaient nationalisées⁶³ ». Les discours de nos prêtres s'inscrivent parfaitement dans cette dimension de croisade, participant ainsi à la mobilisation des esprits au temps où la revanche est envisagée, puis lorsque celle-ci est à l'œuvre au cours de la Grande Guerre.

Mais après l'expérience de la mort de masse, ce discours s'infléchit, sans pour autant disparaître. L'infléchissement est perceptible par l'intrusion de cette compassion pacifique de plus en plus énoncée, constante des discours des années d'entre-deux-guerres, mais sans aller néanmoins jusqu'à un pacifisme intégral. Celui-ci aurait semblé une trahison envers la nation dont le devoir de défense demeurerait primordial. Mais désormais, c'est en quelque sorte une hésitation, voire une lutte entre deux systèmes de représentations, que manifestent ces orateurs, leur incapacité à choisir étant vraisemblablement une raison de l'attentisme face aux nouveaux dangers, aux nouvelles perspectives de violence massive, qui surgissent au début des années 1930 avec la construction d'États totalitaires refusant la situation diplomatique imposée par le Traité de Versailles.

Imprégnés de cette culture de guerre et de violence qui constituait le prisme de leur capacité d'entendement, les voilà incapables de se résoudre à proposer un choix violent face au danger... Tout le paradoxe de cette tragique hésitation semble ici posé : cette culture de guerre demeure, et l'expérience de la violence extrême lors de la Grande Guerre ne fait pas disparaître ces représentations, ne leur en substitue pas d'autres, mais leur sens est infléchi. La violence passée est justifiée, tâche essentielle pour donner sens au monde dans lequel vivent les survivants, mais cette fois, contrairement à l'avant 1914, la violence à venir n'est plus cautionnée, mais elle se trouve plus encore éludée, sinon refusée. Le rapport au temps est ainsi fon-

63. AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, NRF, 2000, p. 136.

damentalement transformé : les valeurs, les représentations nationales, largement constituées dans le creuset de la haine de l'autre demeurent immuables dans cette culture de guerre, mais cette haine est neutralisée durablement par le spectacle, l'expérience et la conscience de ses effets, tandis que la justification de la violence est temporellement et moralement inversée ; alors que la violence à venir était louée, avant 1914, c'est la violence subie qui se trouve sacralisée après 1918. Ce passage d'un discours de la violence donnée à un discours sur la violence subie explique en partie l'impuissance à agir face à une menace que l'on ne veut plus envisager comme manifeste, de peur de devoir faire face à nouveau au déchaînement du sacré dans sa pureté brutale et outrancière..., incontrôlable..., même par les mots.

En définitive, le clergé a certainement joué un rôle essentiel dans la mise en place du mouvement commémoratif dès le lendemain de la guerre de 1870-1871 et de la Grande Guerre, donnant un sens à chaque conflit dans le temps et dans l'espace, par la création de cérémonies et de monuments dédiés aux morts au champ d'honneur. Dans l'ensemble, les différences entre les deux départements sont minimes. La présence du clergé semble plus importante dans la Marne après la Grande Guerre, dans un espace déjà largement déchristianisé et devenu terre de missions. Il faut noter que certains thèmes sont plus ou moins mis en avant dans chaque département, en fonction de l'expérience de guerre, mais aussi à cause des cultures locales différentes. Cela est affaire de nuances, et ne saurait indiquer l'existence de mémoires locales distinctes les unes des autres. L'expérience de la guerre peut influencer sur la thématique du discours, mais sans remettre en cause le consensus sur des valeurs partagées à l'échelle nationale, les thèmes de la ténacité, du sacrifice, de l'union et du travail, etc., étant finalement les mêmes dans la Marne et dans la Sarthe.

Le clergé a d'abord joué le rôle de consolateur. Mais, sur la guerre et la violence, quel fut le discours des prêtres ? En fait, il semble que les thèmes de 1870-1871 et la forme du discours aient été repris pendant toute la période. Pourtant, après 1870, l'ennemi était clairement désigné avec l'espoir d'une revanche à venir. Après 1923, ce n'est plus si simple. Le sacrifice autrefois exigé naturellement pour la défense de la patrie, n'a semblé-t-il plus de sens qu'en soi. Le sacrifice n'est plus alors exhortation directe à mourir ou cautionnement de la mort pour la patrie. En effet, avant 1914, il pouvait être présenté comme une récompense, parce qu'il menait directement au paradis. Ainsi d'une certaine manière la Rédemption pouvait trouver ses racines dans l'exercice de la violence, même légitime. Mais après l'hécatombe, après le déchaînement de la violence, après l'expérience de la mort massive, la Rédemption est un baume apposé sur la douleur née du sacrifice des hommes. Dès lors, exhorter au sacrifice comme tel ne lui donnerait de sens que dans la seule violence, d'où la difficulté de s'exprimer sur la guerre de la part du clergé.

Lorsqu'un nouveau danger se précise dans les années trente, les discours se font de plus en plus allusifs ou montrent une résignation au dan-

ger, sans message religieux à proprement parler. Est-ce une simple acceptation d'un déchaînement pressenti de la violence? Est-ce le constat tacite d'une incapacité à lutter contre la guerre, fatalité perpétuelle? Est-ce l'atténuation progressive d'une religion patriotique qui avait jusque-là cautionné la revanche, donc la défense du pays, mais aussi la haine et indirectement la violence...? C'est en tout cas à travers cette étude, dont beaucoup de remarques pourraient être appliquées non seulement au clergé mais aussi aux laïcs, une société pacifique voire pacifiste qui se dessine peu à peu, au sortir du grand ébranlement des âmes, au-delà de 1914-1918.

RESUME

Le clergé a certainement joué un rôle essentiel dans la mise en place du mouvement commémoratif dès le lendemain de la guerre de 1870-1871 et de la Grande Guerre, donnant un sens à chaque conflit dans le temps et dans l'espace, par la création de cérémonies et de monuments dédiés aux morts au champ d'honneur. Mais, sur la guerre et la violence, le discours des prêtres évolue sensiblement entre 1870 et 1940. Les thèmes de 1870-1871 et la forme du discours ont été repris pendant toute la période, mais leur sens est infléchi par la Grande Guerre. Les prêtres ne peuvent échapper, comme la majorité de la population, à la culture de guerre élaborée au cours du XIX^e siècle au moment de l'achèvement de la construction de la nation. Prisonniers de ces représentations, ils ne peuvent s'empêcher de fonder leur discours sur la violence, à travers notamment le thème du sacrifice. Cependant, après avoir cautionné, avant 1914, une violence projetée dans l'avenir avec l'esprit de revanche, ils cherchent à légitimer la violence subie, après la Grande Guerre, pour donner un sens au sacrifice massif consenti au cours du conflit. Ce choix, nécessaire à la reconstruction de la société et de son identité, empêche toute prise de position contre les menaces nouvelles des années 1930, comme si la culture de guerre ainsi dévoyée, favorisait l'aveuglement pour empêcher un nouveau déchaînement de la violence.

ABSTRACT

It can't be denied that clergy played a mayor part in the creation of the commemorative movement right after the war of 1870-1871 and the Great War; thus giving each conflict its true meaning not just in time but also in space, with the creation of ceremonies and monuments in tribute to the war casualties.

However, concerning war and violence, the priest's speeches appreciably evolved between 1870 and 1940, even if the themes and the structure of the speeches used during that period were the same as in 1870-1871. The Great War brought a new dimension to those speeches by changing their meaning.

As most people, the priests couldn't ignore the war culture made up during the 19th century, just when the building of the nation had been achieved. Obsessed by these images, they couldn't help talking about violence, particularly through the theme of sacrifice.

Nevertheless, as before 1914 they had supported the idea of a possible outbreak of violence in the name of revenge, the priests were then doing their utmost to make the violence undergone after the Great War legitimate, so as to give a true meaning to the general sacrifice widely accepted during the conflict.

Unfortunately, their choice, necessary to the rebuilding of society and its identity, made all stands against the new threats of the thirties impossible; as if this war culture, thus slightly modified by the mass death experience, was favouring the refusal of all actions to prevent a new outbreak of violence.